



ABONNEMENTS France	Un an. 6	RÉDACTION & ADMINISTRATION 15, Rue Lavieuville (Montmartre), Paris	ABONNEMENTS Extérieur	Un an. 8
	Six mois. 3			Six mois. 4
	Trois mois. 1 50			Trois mois. 2

FÉROCITÉ DES CHAMEAUCRATES CONTRE ETIÉVANT

JOSEPH LEITER, L'EX-ROI DU BLÉ



ETIÉVANT

Etiévant est à la Roquette, calme et tranquille dans la niche des condamnés à mort. Il a envoyé paître les crampons qui lui servaient de signer son pourvoi en cassation. Il ne veut pas chicaner avec Deibler.

Dans sa cellule, au lieu de s'abrutir à des parties de manilles aux enchères, de concert avec les gaffes qui le surveillent, il passe son temps à philosopher et à mathématiser. Très ferré sur les calculs, il se paie des alignades de chiffres qui épatent les types calés en mathématiques.

Puis, quelques quarts d'heure par jour, le riche fieu peut reluquer un brin de verdure dans la cour où on le balade : trois ou quatre arbustes maigriots, émergent d'une

pelouse anémique et large autant qu'un pépin ouvert.

Cette végétation de prison, souffreteuse et malingre, n'a pas les allures bourgeoises et grassouillardes de la végétation des jardins de l'Elysée où se balade le Tanneur à la manque.

Pourtant, Etiévant doit piétiner dans la cour de la Roquette avec davantage de réelle joie et moins d'exaspérants soucis que ne se pavane Félicie dans les mirifiques jardins de son palais.

C'est que celui-ci est le bourreau et celui-là la victime !

C'est que l'un est un homme et l'autre un dirigeant !

C'est que, au premier vont les sympathies des bons bougres, l'estime pour son courage : il a souffert les mille misères des prolos, a eu le cœur broyé, les tripes vides... et, à bout de patience, il a foutu les pieds dans le plat !

A l'autre vont mépris et haine car son orgueilleuse existence est faite des douleurs d'une chiée de mistouffiers : ses richesses, son luxe, tous les falbalas dont il s'attife et s'empanache sont de la dèche cristallisée.

Et, sacrée dérision, c'est le chameaucrate qui, s'il n'avait pas la citrouille en compte et pouvait ruminer cinq minutes, serait effrayé de l'empilage des maux et des misères qu'il a se faire pardonner,

C'est ce chameaucrate qui, en dernier ressort, va décider de l'existence d'un riche gas qui, faute de pouvoir vivre libre, les coudées franches, a fait des avances à la Camarde.

—o—

Les chacals qui aboient aux chausses d'Etiévant, les chats-fourrés et autres Van Cassel bavent : « Il a tué ! .. »

C'est pas vrai, nom de dieu ! Il a simplement raclé le cuir à quelques sergots et leur a procuré des récompenses et de l'avancement.

Au surplus, illustre Van Cassel, je ne sache pas qu'on vous ait encore coupé le cou parce que vous avez, à Dunkerque, canardé un pauvre fou.

Il y a donc des distinctions ? Il arrive donc qu'un même acte est trouvé chouette quand il est commis par certains et proclamé exécutable quand d'autres l'accomplissent ?

A vous entendre, ce n'est pas l'acte de tuer qui est blâmable, c'est la façon de procéder....

Aussi, Deibler est votre copain.

Et pourtant, il a tué le monstre : il a beaucoup tué !

Vos blâmes et vos récriminations ne vont qu'à ceux qui tuent peu et vous réservez votre admiration et vos louanges pour les grands chourineurs : un Pranzini vous horripile et un Gallifet vous est agréable.

Etiévant ne vous l'a pas mâché, lorsque vous avez, de derrière votre comptoir, roulé des quinquets en boule de loto et fait le flambard en brillant à plein gosier que les gas du calibre de l'accusé ne vous effarouchaient pas plus qu'ils n'ont effarouché vos prédécesseurs et qu'ils n'effarouchent vos successeurs.

Sans imiter vos airs de tranche-montagne, très simplement, Etiévant vous a rappélé à la réalité et a réduit à une vesse foireuse votre vantardise :

« Il s'agit de s'entendre ! qu'il vous a répliqué. Oui, quand vous n'avez en face de vous, entre six gardes râblés, qu'un audacieux qui a violé les lois pour en briser le moule, vous êtes en veine de rodomontades. Il n'en va plus ainsi lorsque le violateur des lois a l'armée dans sa manche : quand Badingue, criminel heureux, eut réussi son Coup d'Etat, vos prédécesseurs ne l'agonisèrent pas de sottises. Ils n'eurent pas des scrupules : ils lui léchèrent le croupion, jurèrent que ça sentait la rose... et ils retournèrent leur veste sans changer de jupe ! Pendant dix-huit ans ils changèrent la garce de justice en son nom et envoyèrent à Lambessa et à Cayenne les républicains qu'ils louangeaient précédemment... Donc, monsieur Van Cassel, pas de chiquet ! »

—o—

Eh oui, nom de dieu, pas de chiquet ! D'autant qu'il ne faut pas nous en conter : Si les douze potirons ont été impitoyables pour Etiévant, ce n'est pas par esprit d'abstraction justice ou conviction.

C'est tout simplement parce qu'ils étaient douze bourgeois réunis — douze jean-fesse ! douze abrutis !

Dans la turne où se maquillent leurs délibérations, les chats-fourrés ont été les pistonner et faussant la jugerie (kif-kif ça se fit pour l'affaire Dreyfus et comme ça se fait dans tous les procès) ils ont dit à ces moules engraisées :

« C'est un ennemi ! Pas de pitié ! Si vous n'étiez pas implacables, ce serait preuve de couardise... »

Et, pour ne pas paraître lâches, les douze potirons ont été féroces !

Ca de la justice !

Oh là là, faut pas nous le mettre !

— Dites-moi, Van Cassel, puisque nous avons commencé la causette, ne changeons pas de main :

Dites-moi, si la condamnation d'Etiévant est de la justice, comment qualifierez-vous le crime des galonnards de Tours ?

Vous savez, ces galonnards qui ont trouvé rigolo de faire bouffer du *singe* empoisonné au 3^e escadron du 3^e régiment de cuirassiers — à telle enseigne que, le lendemain, une centaine de troubades étaient salement attigés et une vingtaine à moitié crampés ;

Et ces galonnards n'ont pas été satisfaits de tel abattage !

Deux jours après, ils ont repiqué au truc et fait une nouvelle distribution de poison aux truffes du 4^e escadron — et il y a eu une nouvelle série de victimes !

Ca, mon bon Van Cassel, je vous reluque d'ici vous léchant les babines. Pour un peu, vous vous exclameriez : c'est un beau crime !

C'est des prolos qui trinquent, — donc, c'est parfait !

Par exemple, si les mêmes troubades, envoyés contre des grévistes avaient reçu des pommes cuites sur la gueule, vous trouveriez ça très mal.

Pourquoi ? Parce que, sous cet aspect, les truffards, au lieu d'être les « pátiras » des galonnards seraient avilis à être les chiens de garde des richards.

Autre chose, grand Van Cassel : expliquez-moi pourquoi, le même jour qu'Etiévant était salé à Paris, au Mans, une brute qui avait assommé son père à coups de bâton et, pour l'achever, l'avait étranglé, n'a été condamné qu'aux travaux forcés ?

Tuer son père coûte donc moins cher qu'égratigner les sergots ?

— Eh oui ! me répondriez-vous, si vous étiez franc. C'est clair : tuer père et mère n'ébranle pas l'ordre bourgeois... tandis qu'égratigner des sergots... Brouh !

—o—

Restons-en là, nom de dieu !

Toutes les questions agitées ci-dessus, le Tanneur à la manque les ruminera-t-il ?

Si oui, aux sanguinaires qui exigeront de lui la tête d'Etiévant il répondra « Non ! » et, pour toute explication ajoutera :

— Je ne veux pas que, du haut de la guillotine il fasse sienne la phrase de l'hippopotame Dupuy et qu'il s'exclame : « La séance continue ! »

PAUVRES ITALGOS !

La répression va d'un train d'enfer dans la malheureuse Italie !

Il en pleut des tribunaux militaires ! Y en a deux à Florence, deux à Milan, deux à Naples.

Et ils condamnent sans fin ni cesse !

A Milan, actuellement, se dévide un grand procès où les vingt-trois accusés sont une salade de républicains, de socialos, d'anarchos. Au cours des débats, l'un des accusés, un anarcho, Callegari, a demandé au commissaire de police :

— Vous rappelez-vous m'avoir dit : Quel dommage que tu ne te sois pas trouvé à portée de mon revolver ?...

Comme le quart-d'œil bafouillait un « C'est pas vrai ! » qu'on sentait mensonger, du coin réservé au public est parti un farouche démenti :

— Si c'est vrai ! Vous m'avez menacé aussi de votre revolver... »

C'était la mère de l'accusé qui venait de parler.

Tout naturellement, au lieu d'écouter la bonne bougresse, afin de savoir la vérité, les juges galonnés ont ordonné qu'on la fiche dehors.

Ils ont peut-être voulu faire parade de bienveillance, ces galonnards... Dam, ils n'avaient qu'un signe à faire et la mère aurait été assise d'autor à côté de son fils, au rang des accusés.

—o—

La semaine dernière j'ai souligné l'attitude pitoyable des socialos italiens qui par leurs hésitations et leur trac du chambard ont été pour beaucoup dans la défaite du popolo.

Cette attitude se manifeste jusque dans les procès et, pour mieux la faire toucher du doigt, je vais coller en opposition l'attitude de quelques anarchos :

L'un des accusés du procès de Milan, un socialo, Valsecchi, a fait à l'audience la déclaration suivante :

« La révolution est dangereuse au parti social-démocrate. »

D'autre part, le député socialo Pescetti qui, impliqué dans les troubles de Florence a réussi à se tirer des pieds a expliqué ainsi son attitude :

« Voyant que la manifestation menaçait de mal tourner, je me suis, invité par le préfet, jeté au milieu de la foule pour mettre le calme. C'est sur mes conseils que les ouvriers ont consenti à quitter la place... Aujourd'hui on veut exploiter contre moi des événements que je n'ai ni préparés, ni aggravés... »

Hein, les copains, pas besoin de commentaires à de tels aveux ! Et ce député n'a pas l'excuse d'être au bloc et de vouloir par une déclaration atténuer ses responsabilités.

C'est triste !

Reluquons maintenant du côté des anarchos : Au tribunal de guerre de Naples deux riches gas, François Cacoza, un prolo et Del Giudici, un étudiant, ont crânement refusé de se défendre car leur condamnation leur semble inévitable étant donné leurs idées anarchistes.

A Naples encore, un autre anarcho, Acanfora, était accusé d'instigation au crime et à la guerre civile. L'accusé a dit avoir fait le plus de propagande possible et il a ajouté qu'il n'a pas à se défendre d'avoir incité à la guerre civile.

Comme le tribunal venait de lui coller deux ans de réclusion et un an et demi de surveillance, il a clamé : « Vive l'Anarchie ! Vive la Révolution sociale ! » Illico, les juges ont considéré ces deux exclamations comme un nouveau

délit et le galonnard qui faisait le sale métier d'avocat-bécheur a réclamé une rallonge d'un an de prison.

La gradaille du comptoir a trouvé trop anodine la réclamation du galonnard-bécheur et a condamné Acanfora à trois nouvelles années de réclusion.

—o—

Inutile d'épiloguer : les deux attitudes contradictoires des socialos et des anarchos se manifestent par les faits.

Et l'estime des bons bougres va aux courageux et aux énergiques !

MOYENS DE PROPAGANDE

A qui donc n'est-il pas arrivé de jérémier contre la lenteur du dégrassement des caboches populaires ?

Eh foutre, tous ou quasiment tous — plus ou moins — on rogne après la froideur du popolo qui ne s'emballe pas assez vite contre les dirigeants, les richards les ratichons et toute la séquelle exploiteuse.

Il ne s'agit pas que de jérémier, nom d'une pipe !

Mieux serait de relâcher la situation en face et de s'actionner — chacun selon son tempérament — à activer le mouvement.

Pour bien spécifier de quoi il retourne il y a même de cataloguer en trois grandes classes les diverses sortes de types qui s'agitent ou roupillent dans la cochonne de société actuelle.

Primo, il y a les crapules de la haute, la clique exploituse et recularde qu'il faut combattre tant et plus ;

Deuxiemo, il y a le tas énorme des pauvres bougres qui mijotent dans l'ignorance et qui subissent les cent mille cheries de leur existence d'exploités parce qu'ils ne savent comment s'en dépêtrer ;

Troisiemo, il y a les fistons à la redresse, les gas dessalés qui voudraient aller vite en besogne, marcher à grandes enjambées, doubler et tripler les étapes...

Ils vont, ils vont les zigues d'attaque ! Ils sont les éclaireurs de l'avenir, toujours à l'avant-garde — loin, loin, vers l'horizon levant. Et ils s'impatientent contre les escargots populaires du deuxième clan, et ils rognent de leur lenteur.

Certes, ils ont raison de s'impatienter !

Mais, où ils ont tort, c'est quand ils déplacent les responsabilités et s'en prennent au popolo de sa gnolerie.

La faute n'en est pas à lui tant que ça !

Les vrais coupables sont les crapules du premier clan : c'est les jean-foutre de la haute qui embistrouillent le popolo, lui inoculent la résignation et la platitude et lui font gober qu'il n'a été créé et mis au monde que pour servir de fumier aux fleurs bourgeoises et aristocratiques.

Le rôle des gas à la redresse est donc tout indiqué : ils doivent forcer les abrutisseurs populaires à mettre un couvercle à leur égout à paroles et s'adressant à leurs victimes, leur faire comprendre tout ce qu'a d'éccœurant la vie du pauvre bougre dont l'unique perspective est de vivre et de mourir pour enrichir ses exploités.

Le popolo n'est pas responsable de son ignorance. Il en supporte assez les conséquences sans qu'on veuille encore la lui imputer à crime.

Et fichtre, je vais plus loin : serait-ce même de sa faute que la raison ne vaudrait pas pour conclure : « C'est bien fait ! »

Tout juste notre haine contre les puissants qui ont tant avili et dégradé les hommes devrait-elle s'en augmenter. Et cela devrait toujours être : chaque fois qu'on constate une veulerie populaire, notre ardeur à combattre les jean-foutre de la haute en devrait être multipliée.

Le malheur est que beaucoup de bons fleurs s'enorgueillissent de ce qu'ils sont dessalés et, au lieu d'être pitoyables aux inconscients, de leur tendre la perche, de se décarcasser pour les éduquer, ils les toisent d'un air trop dédaigneux.

C'est un tort, mille charognes !

Le gas conscient n'a pas à faire le farand et à se croire plus marciote que le pauvre bougre emberlificoté encore dans les préjugés.

D'autant plus que ce dernier pourrait répliquer à celui qui se pousse du col : « Toi qui fais le malin et le dédaigneux, tu serais rudement mieux avisé de descendre de tes échasses intellectuelles et de m'éclairer le choulet. »

Sur ce, au bon lieu décidé à s'activer ferme à la propagation des idées qui se pose la question: « Comment m'y prendre? »

C'est fichtre pas les moyens qui manquent: dans les usines, chez les bistrotiers, dans la rue, on peut profiter des moindres incidents pour en tirer des conclusions anarchiques; puis encore, il y a même de se rendre à la Syndicale de son métier où on rencontre des camarades qui ont déjà ressenti l'horreur de l'exploitation et ne demandent qu'à s'instruire; en outre, il y a les réunions.

J'en passe... pour en venir à un joint galbeux et qui n'est malheureusement pas assez pratiqué — sans quoi la marche en avant prendrait belle allure: c'est de s'atteler carrément à la vente des journaux — non pas en sourdine et en catimini, comme si on avait honte et trac, mais en public, en faisant un pétard monstre dans les rues, sur les places, sur les boulevards, les marchés.

Sachons une chose: si le populo nous relaque de travers, c'est uniquement parce que les crapules de la haute — avec l'aide des canards bourgeois — nous ont fait connaître sous un aspect qui n'a rien de champêtre. Dans les petits patelins il y a des bons bougres qui, s'étant laissé monter le job, nous considèrent kif-kif l'ogre légendaire.

Il faut dissiper ce mensonge!
Et, pour cela, le mieux est de nous montrer nature.

Un riche fourbi pour atteindre le populo, nous faire connaître de lui est de s'atteler dar-dar à la vente des canelons.

Hé oui, se bombarder colporteur! Y a pas de sot métier!... Et on peut y faire sa vie, tout en faisant de la propagande et en étant son maître. Le tout est d'être à la coule. Par exemple, le camarade qui voudrait s'atteler à la vente du Père PEINARD ne doit pas y faire qu'un jour ou deux par semaine: le canard étant hebdomadaire il lui faut vendre toute la semaine, depuis un vendredi jusqu'à l'autre. Turllement, il ne doit pas, huit jours durant, piétiner dans le même coin: si son centre d'action est une petite ville il lui faut rayonner dans les patelins environnants, faisant un jour un endroit, le lendemain un autre..., et ainsi de suite jusqu'au vendredi où il recommence sa tournée par le commencement.

Voilà du riche turbin!
Cette vie de camelot n'est pas cotonneuse et ne nécessite pas d'apprentissage. Pourtant, il faut savoir y faire, être à la roue, ne pas manquer de bagout... Ceci dit pour les copains qui en pin-ceraient.

—

Et, pour ceux qui voudraient en tâter je vais coller ci-dessous le texte de la loi sur la presse qui a rapport au colportage et à la vente des journaux dans les rues:

ART. 18. — Quiconque voudra exercer la profession de colporteur ou de distributeur sur la voie publique ou en tout autre lieu public ou privé, de livres, écrits, brochures, journaux, dessins, gravures, lithographies et photographies, sera tenu d'en faire la déclaration à la préfecture du département où il a son domicile.

Toutefois, en ce qui concerne les journaux et autres feuilles périodiques, la déclaration pourra être faite, soit à la mairie de la commune dans laquelle doit se faire la distribution, soit à la sous-préfecture. Dans ce dernier cas, la déclaration produira son effet pour toutes les communes de l'arrondissement.

ART. 19. — La déclaration contiendra les nom, prénoms, profession, domicile, âge et lieu de naissance du déclarant.

Il sera délivré immédiatement et sans frais au déclarant un récépissé de sa déclaration.

ART. 20. — La distribution et le colportage accidentels ne sont assujettis à aucune déclaration.

ART. 21. — L'exercice de la profession de colporteur ou de distributeur sans déclaration préalable, la fausseté de la déclaration, le défaut de présentation à toute réquisition du récépissé, constituent des contraventions.

Les contrevenants seront punis d'une amende de 5 à 15 francs et pourront l'être en outre d'un emprisonnement d'un à cinq jours.

Et maintenant, épluchons cette garce de loi:

Primo. — Y a pas besoin d'être français pour faire le camelot; y a pas besoin non plus d'être vierge de condamnations.

Deuxième. — Si la déclaration est faite à Paris, elle est valable pour toute la France; si elle est faite à une préfecture elle est bonne pour tout le département; à la sous-préfecture elle englobe l'arrondissement, et à la mairie elle n'est valable que sur la commune.

Troisième. — C'est une déclaration; ce n'est pas une permission! Par conséquent un larbin de la gouvernance ne peut la refuser à personne.

Quatrième. — Quand le camarade a sa déclaration en poche, il peut faire la nique à la rousse: il a le droit de gueuler certaines choses dans la rue. Pourquoi n'en pas profiter? Par exemple, un samedi de paye, ou un dimanche matin, on se met à trois ou quatre copains et cuirassés de la déclaration, munis de bons poumons, on se fiche à gueuler dans les rues. On a le droit de clamer le titre, le sous-titre du journal, son prix et l'auteur des articles. Par exemple:

« Demandez le PÈRE PEINARD, RÉFLEXES D'UN GRIFF... son numéro... deux ronds... »

Cela, on peut le brailler au nez de la police; si on désire crier autre chose... faut se mettre à l'écart.

Cinquième. — Un roussin a droit d'accoster un colporteur et de se faire montrer le récépissé; aussi doit-on ne jamais s'en démunir.

—

Ceci dit, les bons lieux, que ceux qui sont débrouillards et qui se sentent assez d'attaque pour essayer du fourbi se soient une déclaration de colportage; puis, qu'à un ou plusieurs, ils s'attellent à la vente du canard. S'ils ne s'endorment pas sur le rôti, ils seront satisfaits du résultat: ils attireront l'attention d'un tas d'inconnus et créeront un courant de sympathie en faveur de nos idées.

Or donc, les fraingins, écrivez au Père Peinard; si vous avez besoin d'explications plus complètes, on vous en servira, — et on vous enverra le nombre d'exemplaires qui vous seront nécessaires.

Hardi les gas! Quand il s'agit de dégrasser les boyaux de la tête aux pauvres bougres que la gouvernance et la prétraille ont tournéboulés, y a pas de petits moyens!



FLEURS ET PLUMES

S'il est un turbin où les femmes sont salement exploitées, c'est sûrement dans les fleurs et les plumes.

Les boîtes où se signalent les panaches que les catins de la haute se collent sur la tronche sont d'infects foyers de mort. Les pauvrettes qui, pendant dix heures consécutives, turbinent dans ces ateliers respirent la poison à pleins poumons; les plus à plaindre sont celles qui font ce qu'on appelle *le cif*, c'est-à-dire celles qui maquillent des ailes ou des têtes d'oiseaux car des restants de peau y adhèrent encore et ça emboucanne salement.

Comme paiement, y a pas gras!
Roublards autant qu'exploiteurs, les singes embauchent de préférence des gosselines que, sous prétexte d'apprentissage, ils font masser sans les casquer et, aux plus âgées, ils collent juste de quoi ne pas crever de faim.

Et y a pas que la mauvaise paye, nom de dieu! Les ouvrières qui sont girondes ont à subir les pelotages dégueulasses des singes et, malheur à celles qui regimbent... vite elles sont fichues à la porte.

Pour aujourd'hui, jaspions d'une seule boîte — où les ouvrières ne sont vraiment pas à la noce — celle de l'exploiteur Cotte, rue de l'Echiquier: le singe est secondé par deux premières, espèces de tortues qui se croient sorties de la culotte du pape.

Ces deux gouines, de simples ouvrières devenues garde-chiourmes, ont fait de la turne un enfer où il n'y a pas même de vivoter.

Il est défendu d'ouvrir le bec de la journée, et chacun sait que c'est une torture pour les bonnes bougresses de rester bouche close du matin au soir; il ne faut pas non plus lever une seconde le nez de sur le boulot; sans quoi, les deux harpies menacent les copines d'un balayage immédiat.

L'autre jour, pour quelques plumes qui traînaient par terre, plusieurs ouvrières ont été fichues en huitaine. Comme de juste, elles ont pris tous les jours deux heures pour chercher du urbin; à la banque, le singe refusa de leur cas-

quer les heures en question et, comme de juste encore, les bonnes bougresses firent du pétard en exigeant leur paye intégrale.

L'exploiteur continuant à refuser, elles l'ont engueulé kif-kif du poisson pourri et sont parties ensuite. Ça leur démangeait dans le creux de la main: elles avaient envie de frictionner le galeux et ses deux guenons...

Cré pétard, m'est avis que ça est été aussi efficace — sinon plus — que de s'adresser aux prud'hommes.

—

AUX ATELIERS DE LA CHAPELLE

La Compagnie des chemins de fer du Nord a une chière d'ateliers où se confectionnent en grande partie, tout ce qui a rapport aux chemins de fer.

Comme c'est une Compagnie y a quasiment pas de patron: l'exploitation est impersonnelle puisque les vrais exploiters sont les actionnaires — ce qui ne veut pas dire que les vacheries y soient inconnues.

Il s'en faut, nom de dieu! Les directeurs et toute la légèrerie de cette gigantesque administration ne sont jamais en retard pour canuler les prolos dans les grandes largeurs. Tant et si bien que, pour passer à la trique tous les jean-foutre en question, il y faudrait les échelas de toute une forêt.

Et toute, parmi la clique qui mérite d'être astiquée, il faut noter un chef de l'atelier de la Chapelle, ramené d'Amiens depuis une dizaine de semaines: ce sale mec est tout ce qu'il y a de plus rosse — il a d'ailleurs été à bonne école, étant un ancien sous-off.

Sa muserie est tellement carabinée que, le matin, il s'amène souvent avant l'heure de l'entrée aux ateliers et malheur à qui n'est pas à la minute: le sac-à-mistoufle gueule comme un enragé et les mises à pied tombent comme grêle.

C'est évidemment enquinquant de se crever à la peine au profit des capitalistes et d'être, par dessus le marché, engueulé et cramponné...

Mais, à qui la faute, sinon aux bons bougres qui courbent l'échine ou qui se bornent à groumer intérieurement? Mieux serait de ruer dans le brancard et de foutre les pieds — sinon dans le plat — au moins dans le cul des chameaux qui les canulent.

Le Roi du Blé

Les crapules de la haute, — la séquelle à Méline aussi bien que les neuf dixième des bouffe-galette, — qui ont attribué le renchérissement du pain à la disette et ont nié l'accaparement, sont aujourd'hui convaincus de mensonge.

Il leur faut enfin avouer l'accaparement!
Les quotidiens bourgeois se décident à parler: ils apprennent à leurs lecteurs la spéculation sur les blés que bibi dénonçait l'an dernier et ils découvrent l'existence du *Roi du Blé*, Joseph Leiter, le monstre qu'il y a trois mois le Père PEINARD (n° 75) signalait à l'exécution du populo.

Oh mais, les bons bougres n'allez pas supposer que c'est par ignorance et crétinisme que les jean-foutre en question n'ont pas vu l'accaparement.

Que non pas! Ils ne sont pas tellement bouchés à l'émeri. Dès la première heure, ces crapules savaient à quoi s'en tenir: ils n'ignoraient ni Joseph Leiter, ni son accaparement... Et s'ils n'ont pas débiné le truc, c'est tout simplement parce que beaucoup d'entre eux étaient de même. Ils en parlent aujourd'hui, parce que l'accaparement est fini en Amérique et ils battent la grosse caisse sur le dos du monstre Joseph Leiter, histoire de nous faire perdre de vue les accapareurs français qui ont marché dans ce gigantesque pacte de famine.

Cré tonnerre, j'espère bien que ça ne prendra pas!

Si, un de ces quatre matins, il prenait fantaisie aux bons bougres d'aller voir de près les têtes à gifles des maudits accapareurs ils se dispenseraient d'aller jusqu'à Chicago relâcher la tête à Leiter, — ils iraient tout bêtement à la *halla aux grains* de chez nous.

J'insiste, nom de dieu: il ne faut pas que Joseph Leiter nous fasse perdre de vue les bandits des moulins Darblay!

Il le faut d'autant moins que si le syndicat d'accaparement vient de casser une pipe aux États-Unis on n'en peut pas dire autant en France: le prix du pain est toujours excessif, quant à la suppression des droits sur les blés

étrangers, le truc n'a guère profité qu'aux marchands de farine.

—0—

Ceci dit, j'emprunte au drap de lit bourgeois, le Temps, quelques tuyaux biographiques sur le Roi du Blé, Joseph Leiter.

Il est intéressant d'éplucher l'existence des grands scélérats, — on saisit sur le vif le fourbi de la cristallisation des capitaux et on constate que le riche est toujours un voleur, — et souvent un assassin.

Assassin !... Joseph Leiter l'est comme pas un ! Le Peugeot et le Schneider qui, ces dernières semaines, ont assommé des bonnes femmes et des gosses sont des petits sainte-nitouche comparés à l'affreux accapareur de Chicago.

Sans bouger de la ville, sans s'armer de marteau, ni du moindre surin, pas plus que de revolver, canon ou torpille, Joseph Leiter a couché — sur le grand champ de bataille qu'est la boule ronde — plus de cadavres qu'aucun général d'armée.

Les grands massacreurs qui ont passé sur les peuples, laissant une trainée sanglante dans l'histoire, les Attila, les Gengis-Khan, les Napoléon, les Gallifet, ont tué moins de monde que n'en a déquillé Joseph Leiter à coups de dollars et à coups de téléphones.

Drumont ignore ce monstre. Ah, si Leiter avait été baptisé au sécateur, il y a belle lurette que le bouffe-youpins aurait fulminé contre lui... Mais comme Leiter doit être vaguement protestant, sinon catholique, Drumont le respecte.

Joseph Leiter n'a que trente ans. Natif de Chicago il trouva dans son berceau une belle brochette de millions : c'est un aristocrate du dollar. Son paternel le fit éduquer dans les grandes écoles américaines qui n'ont rien de commun avec nos lycées où on couve et masturbe nos bourgeois, dans l'espoir d'en faire de superbes fausses-couches. Le jeune Leiter sortit des écoles bourrées de science et, outre ça, musclé, râblé, vigoureux, kif-kif un lutteur forain.

Quand le fiston eut vingt-trois ans, le vieux Leiter lui colla cinq millions dans le creux de la main en guise de viatique : « Jette ta gourme, fais la noce, bricole, fricote... Fais de ce pognon ce qu'il te plaira... »

Si le Joseph eut été un homme, — dans la beauté de l'expression, — ayant horreur de l'exploitation de ses semblables, ce pognon lui aurait brûlé les pattes et il se serait empressé de restituer ces cinq millions au populo, — minime acompte sur le tas énorme chapardé par son père.

Bast ! Y avait pas de pet... Le jeune Leiter n'était qu'un vautour, — un mec pratique, aussi fripouillard que père et mère : il se mit à fricoter à la Bourse et fit son apprentissage d'escroc de la haute, en se laissant rouler dans des spéculations sur les mines, les chemins de fer et autres voleries. Un autre, moins au sac, eut fait la culbute ; il n'en fut pas ainsi de lui, — non pas grâce à sa finasserie mais à son tas de millions. Au bout de quatre ans, à part quelques centaines de mille balles, les cinq millions avaient fondu, kif-kif beurre en broche.

Le Joseph avait de l'or sur la planche..., les dollars à papa !

C'est à ce moment — l'été dernier — qu'après quelques coups de bidard qui remplirent son coffre-fort Joseph Leiter manigança l'accaparement du blé.

Chicago est le plus grand marché de blé, non seulement des Amériques, mais du monde entier. Dans ses élévateurs (greniers à grains) s'entasse assez de blé pour nourrir tout un peuple et à son Ouitpitte (la Bourse au blé) les millions s'y remuent à la pelle.

La bourse était donc facile, venant d'un tel centre : il n'y avait qu'à acheter tout le blé disponible, l'empiler dans les élévateurs et former avec tous les gros floas internationaux une vaste association de malfaiteurs à l'effet de pousser au renchérissement du blé. Il suffisait de refuser de vendre et de ne lâcher son grain qu'à des prix de famine.

Fatalement, le prix du blé devait monter ! D'ailleurs, pour pousser au renchérissement y avait les journaliers : il suffisait de leur graisser la patte pour leur faire imprimer que la récolte était maigre et il y aurait disette de blé.

Le vieux Leiter, une crapule plus crapuleuse encore que son maudit rejeton savoura le goût du sang à ses lèvres et, emballé, répondit à son fils : « Je marche ! »

Et ça ne traîna pas, nom de dieu ! Le jeune Leiter se foutit à accaparer le blé par millions de boisseaux et la lutte, — sans sortir de Chicago, — se mena ardente entre la clique à Leiter et la coterie à Armour.

Armour est un autre milliardaire, gros marchand de cochons et gigantesque fabricant de

conserves (sauf erreur, c'est lui qui approvisionne de singe l'armée française).

En plus, Armour est le proprio des élévateurs de Chicago. Ce chameaucrate trouva mauvais, — pour sa bourse, — les opérations de Leiter et il partit en guerre contre lui : il joua à la baisse, tandis que l'autre pontait sur la hausse.

Armour vendait du blé à tire-larigot ! Leiter en achetait tant et plus !

Si bien qu'à la fin du mois de mai (il y a donc trois semaines) le Roi du Blé était détenteur de 175 millions de francs de blé... Ça, c'était son tas personnel ! En outre, il faudrait pouvoir calculer pour combien de millions il en restait dans les greniers des accapareurs de partout.

Voilà le meilleur démenti aux crapules qui parlaient de disette réelle : le monstre Leiter tenait ensaché dans les élévateurs de Chicago pour 175 millions de blé.

Et cela pendant que, aux quatre coins de la boule ronde, depuis des semaines et des mois, des familles entières râlaient la faim, mouraient d'inanition.

Décidément, Leiter est le monstre parfait, la plus affreuse goule qui ait encore ravagé la terre !

—0—

Le Roi du Blé se croyait triomphant ! Encore quelques jours et il aurait doublé sa mise et empêché le colossal magot de 150 millions de bénéf..., pour le moins.

Mais Armour ne dormait pas ! Le marchand de cochons, encouragé par l'annonce des belles récoltes prévues un peu partout, continuait à fomenter la baisse... Et il vient de gagner la partie !

Le 10 juin, le télégraphe annonçait une récolte mirifique en blé, — on n'en a pas vu de pareille depuis 1891. Sale coup pour Leiter ! Il chercha à tenir encore en exagérant les prix, mais trois jours après, le 13 — une date fatidique pour les superstitieux — l'accaparement craqua.

Et, illico, ça a été une dégringolade faramineuse en Amérique : en huit jours le blé a diminué de moitié prix.

En France, c'est à peine si nous ressentons le contre-coup de la déconfiture du monstre Leiter ; il y a tant d'intermédiaires, de voleurs de tout acabit que le prix du blé n'a quasiment pas varié. Ça a l'air extraordinaire et c'est pourtant exact : ça prouve simplement que, chez nous, l'accaparement peut être considéré comme permanent.

—0—

Le Roi du blé est vaincu, tant mieux, nom de dieu !

Nul ne sait le tas de picailons qu'il a perdu... Les uns limitent sa perte à vingt-cinq millions — parce que son adversaire Armour ne veut pas l'acculer à la faillite.

Oh ! ce n'est pas par pitié pour l'homme qu'Armour agit en douceur, foutez non ! Il craint tout simplement que son adversaire — s'il était brutalisé — ne puisse faire face à ses engagements, car Armour ne gagne pas que la partie : en tenant tête à l'accaparement il a récolté une chiée de millions — ce que perd Joseph Leiter entre dans sa profonde.

Ceci dit, pour constater une fois de plus que dans la maudite société actuelle la volerie est partout : le vol, l'assassinat sont les pivots sociaux... qu'on approuve et louange quand ils sont accomplis en grand.

Pour en revenir au Roi du Blé sa défaite ne répare pas le mal qu'il a causé : les millions de bons bougres qui, grâce à son gigantesque chapardage ont pâti de la faim en resteront anémiés pour longtemps et les foultitudes qui en sont mortes ne ressusciteront pas.

Des crimes aussi énormes que ceux qu'a perpétrés Joseph Leiter ne relèvent pas des tribunaux.

D'ailleurs, la garce de loi est tout plein douce aux accapareurs — car qui dit accapareur dit richard ! Aussi, pour la frime, est-il inscrit dans les codes un article qui punit de quelques semaines de prison les bandits qui, par des manœuvres crapuleuses ont faussé le jeu bourgeois des marchés, en donnant un coup de pouce à la balance de l'offre et de la demande. Mais, il est bien entendu que cette loi n'est jamais appliquée : les chats-fourrés se bornent à lécher les doigts de pieds aux accapareurs.

Il serait idiot de vouloir tribunaliser un Joseph Leiter.

Aussi idiot que de tribunaliser un général, parce que général !

Le général, kif-kif l'accapareur, sont des monstres hors l'humanité...

« Et alors, quoi faire ?... » vont interroger bien des bons bougres.

— Ça, les amis, ça regarde le populo !

LA FIANCÉE DE L'AVENIR

Par Eugène Pottier

*Enfants, voulez-vous un conte ?
Or, il était une fois
Un roi qui, craignant mécompte,
De bru n'osait faire choix.
Mainte princesse amorcée
L'obsède ; il veut en finir,
Et choisir la fiancée
Du petit prince Avenir.*

*En tête des prétendantes
Est la vieille Autorité,
Qui n'a que deux dents branlantes
Monarchie et Papauté.
Aux tortures exercée,
Sa main ne sait plus bénir :
Ce n'est pas la fiancée
Du petit prince Avenir.*

*Vient la Guerre à sombre mine,
Solle raison des plus forts,
Qui, partout, semant famine,
Fait sa moisson de corps morts.
L'homme, à sa gloire insensée,
N'a plus de choix à fournir :
Ce n'est pas la fiancée
Du petit prince Avenir.*

*Puis la Financière-Usure,
A l'œil avide et moqueur,
Qui remplit outre mesure
Le sac qui lui sert de cœur.
Sa bouche froide et pincée
Suce l'or à s'en jaunir :
Ce n'est pas la fiancée
Du petit prince Avenir.*

*Voici les vieilles Routines
Des erreurs, le vieux sérail,
Les Morales libertines,
A la pudeur d'éventail.
Cour impotente et cassée
D'un règne qui va finir :
Ce n'est pas la fiancée
Du petit prince Avenir.*

*La filleule d'un génie,
Soudain traverse l'azur :
C'est la princesse Harmonie,
Dans un char plein de blé mur.
Par ses mains ensemençées,
La terre au ciel va s'unir :
Ah ! c'est bien la fiancée
Du petit prince Avenir.*

*Le cœur du prince palpite,
La Princesse tend la main,
Mais la troupe décrépète,
Met obstacle à leur hymen.
Bourreaux et maréchaussée,
Juges, dressés à punir,
Poursuivent la fiancée
Du petit prince Avenir.*

CONCLUSION

*Or, ici mon conte cesse,
C'est à vous, enfants charmants,
De délivrer la Princesse
Et d'unir les deux amants.
Sur notre tombe effacée,
Le sol va se rajeunir
Pour fêter la fiancée
Du petit prince Avenir.*

Chouettes Réunions

Mercredi dernier, le soir de la condamnation d'Étiévant, il y a eu une réunion à la salle Octobre, rue de la Montagne-Sainte-Geneviève.

Une chiée de bons fleux ont protesté contre le sanguinaire verdict des douze potirons de la Seine et l'un des orateurs a montré combien cette condamnation est non seulement féroce, mais imbécile, par la comparaison suivante :

« Caserio a été condamné à mort pour avoir

tué le chef de l'Etat; Etievant subira la même peine pour avoir égratigné deux sergents de ville. Moralité: il ne coûte pas davantage de tuer un chef d'Etat que de blesser un sergot. »

Le lendemain, autre réunion, à la Maison du Peuple, rue Ramey. La salle était archi-bondée. Pour faire du zèle, des mouchards de la Secréte ont été bavés à la préfectance que des menaces de mort ont été proférées contre le juge instructeur Bertulus.

Evidemment les orateurs ne l'ont pas couvert de fleurs... mais de là à conclure à des provocations, il y a loin — sauf pour un mouchard!

Le seul résultat de ces mensonges policiers sera — peut-être — d'occasionner des désagréments à quelques-uns des orateurs qui ont parlé à cette réunion et, en outre — et cela sûrement — de foutre la chiasse à Bertulus.

A Aubervilliers la propagande va chouette-ment et si ça continue le patelin sera bientôt farci de gas à la hauteur.

Depuis quelque temps les réunions n'arrêtent pas et les salles se bondent de turbineurs à qui l'on pose des idées anarchotes met du cœur au ventre.

L'autre samedi, devant près d'un millier de bons bougres, Louise Michel, Tortelier, Prost, Brunet et d'autres copains se sont succédés à la tribune. Leurs jaspings ont été gobés et applaudis ferme.

La séance a été levée, comme d'habitude, aux refrains entonnés en chœur du Père Duchêne.

Ce qui arrive à Aubervilliers prouve combien il y aurait mèche d'activer l'agitation si, un peu partout, des camaros s'attelaient à la propagande avec initiative et ténacité.

A Coups de tranche

Allemagne. — Il vient d'y avoir dans ce patelin une grande foire électorale, pour repeupler de bouffe-galette l'Aquarium berlinois.

C'est la saison qui veut ça, très probablement: presque en même temps que les élections se maquillaient en France, en Belgique s'opérait identique tripatouillage.

Dam, le mois où naissent les hannetons était tout indiqué pour la ponte des bouffe-galette.

Les uns et les autres c'est de la vermine ravageuse.

Mais ce qui est le plus tordant dans la cacade électorale allemande c'est l'attitude des socialos à la manque: ces bougres-là font concurrence aux écrivains! Pour se faire élire, y a pas de reculade qui leur coûte et ils sont toujours prêts à foutre des crocs-en-jambe à leur programme.

De socialisation du sol, du chambardement et du balancement des jean-foutre de la haute il n'en est plus question.

Pour que les camaros ne croient pas à une exagération, voici un échantillon: c'est un morceau du programme du candidat social-démocrate d'Halberstadt:

« Toute la nation allemande, s'écrie-t-il, deviendra sous le régime socialiste une classe moyenne! Il n'y aura plus de chômage! Chaque travail sera bien payé! Les enfants seront instruits par des maîtres bien payés dans les palais scolaires! Les élèves faisant preuve d'intelligence seront entretenus aux frais de l'Etat! Les théâtres, concerts et autres divertissements seront gratuits, et comme le peuple nommera tous les fonctionnaires, depuis les ministres jusqu'aux veilleurs de nuit, il n'y aura pas d'abus! »

Et, pour comble de fumisterie, ce candidat épouillant ajoute que dans sa société socialote il y aura aussi des prêtres, mais qu'on saura les soustraire aux influences cléricales.

Quelle reculade, nom de dieu!

M'est avis que si Karl Marx revenait il ne bérinerait guère ses disciples!

Mince d'amour! — Les russes continuent à en pincer pour leur tsar, d'une façon spéciale: voici encore que l'empereur-dieu vient de manquer d'être fricassé.

Il y a quelques jours Nicolas II devait assister à l'inauguration d'une église à Tzarskoé, une dépendance de son palais, quand on découvrit que la place où le tsar devait se tenir pendant la représentation avait été minée.

Vous pensez si Nicolas a eu la chiasse quand il a appris la découverte! Tout de même, il n'a

pas osé reculer et, une fois la mine détruite, il a assisté à l'inauguration de la boîte à bondieu.

Ce qu'il y a de tordant dans cet attentat c'est qu'il serait l'œuvre, non pas de nihilistes pur sang, mais tout simplement de policiers révoqués qui, pour se venger, ont voulu cuisiner le tsar.. le faire sauter, kif-kif un plat de patates.

Ah, foutre, si les policiers s'en mêlent le Nicolas n'a qu'à bien tenir la rampe!

Guignol subversif

SALE BÊTE!...

Lapoire. — Non m'ossieu! Je n'admettrai jamais les actes de révolte!... Jamais! Jamais! Jamais!...

L'anarcho. — Vous avez fini?

Lapoire. — Oui!... Je ne comprends pas que, sous le fallacieux prétexte que des milliers de gens souffrent et que, soi-même, on meurt de faim, on se venge... C'est bête, méchant, abominable, digne des barbares!...

L'anarcho. — Vous avez fini?

Lapoire. — Oui!... Enfin, voyons! Moi qui vis bien paisiblement de mes rentes, en brave homme que je suis, est-ce qu'on peut me rendre responsable de la misère, je vous le demande?...

L'anarcho. — Vous avez fini?

Lapoire. — Oui!... Et encore, moi, j'en conviens, je suis un ancien exploitateur!... Mais aller s'attaquer à un pauvre bougre, père de famille, et que je paye à peine pour garder ma propriété?...

L'anarcho. — Vous avez fini?

Lapoire. — Oui!... Un pauvre diable, armé d'un malheureux sabre et qui ne tuerait pas une mouche!... N'ayez pas faim, possédez un logement, obéissez aux lois et jamais ce brave sergent de ville ne menacera de vous emprisonner ou de vous faire couper le cou!

(A ce moment, M. Lapoire écrase une araignée.)

Lapoire. — La sale bête!...

L'anarcho. — Qu'est-ce que vous faites?... Vous assassinez une pauvre bestiole sans défense, qui ne vous a rien fait, qui, probablement, est père ou mère de famille!...

Lapoire. — Permettez! Elle aurait pu me piquer!!!

LE MALFAITEUR DE SEMAINE



Finasseries de jésuitard

Epinal. — Les ostrogoths du patelin passent de la pommade et traitent de saint homme, un sacré singe, constructeur mécanicien qui exploite ses prolos jusqu'à la gauche et ne leur marchand pas les amendes.

Et tout ça, parce que le type, qui est aussi jésuitard que rapace exploitateur a donné du terrain pour construire un abrutissoir, — autrement dit une église.

C'est à qui vantera sa générosité!

Pour ce qui est de bibi, je ne vois foutre pas qu'il y ait générosité de sa part:

Primo, en aidant à l'abrutissement populaire par le crétinisme il se prépare des prolos bien fausses-couches et faciles à gruger;

Deuxièmo, il n'a pas donné tout le terrain qu'il avait, — il lui en reste autour de la future église et comme ce restant va augmenter de valeur, il se trouvera avoir fait une riche affaire.

Donc, couillon qui se laisse prendre à l'hameçon de la « générosité » du galeux en question!

Crapuleuse « bienfaisance »

A Abbeville, dans le bout de la chaussée d'haquet, près du faubourg de Rouvroy vivait — ou plutôt crevait de faim — une nichée composée du père, de la mère et de cinq jeunes loupiots.

Maigre salaire..., quand il y avait du travail! Et, le plus souvent, pas de travail... donc pas de salaire!

C'était la dèche noire et complète.

Que foutre en cette détresse?

Le père eut l'idée de s'adresser au bureau de

bienfaisance. Drôle d'idée! Mais le pauvre bougre ignorait que cette institution a été inventée pour entretenir des employés à rien fiche et non pour soulager les purotins.

« On va faire une enquête », répliquèrent les ronds-de-cuir assistés.

« Une enquête », c'est maigre pour foutre dans le bec de cinq gosses qui piaillent famine.

Comme de juste, rien ne vint! Alors, ne sachant où donner de la tête le pauvre père et sa compagne jouèrent de la fille de l'air, espérant qu'aussitôt après leur départ on prendrait soin des petits.

Je l'en fous! La fameuse enquête allait lentement: tellement que trois ou quatre jours après la fuite des parents les voisins trouvèrent les mômes réduits à l'état de squelettes, couverts de haillons, dévorés par les poux et les vers et mourant de faim.

Pour le coup, la police intervint: les petits purent bouffer!

Que faisaient donc les beaux merles du bureau de bienfaisance, pendant que les poux et les vers mangeaient vivants les cinq pauvrets?

Ils s'engraissaient de la misère des autres, kif-kif les poux et les vers, — et c'est le cas de dire que les plus vermines ne sont pas ceux que les niguedouilles supposent.

Le populo s'est ému, — y avait de quoi, nom de dieu! Seulement, le tort de certains a été de gueuler après les parents qui ont été traités de dénaturés parce qu'ils ont abandonné leurs gosses.

Que vouliez-vous qu'ils fissent, puisque grâce à la rapacité des exploitateurs ils ne pouvaient pas décrocher un salaire suffisant pour faire pitancer leur marmaille?

S'ils eussent été à Château-Thierry ils auraient pu se permettre d'aller chaparder un pain de quatre livres, à l'exemple de Louise Ménard: ça aurait fait une occasion pour le jugeur Magnaud de récidiver et d'affirmer une fois de plus que ventre affamé n'a pas à s'occuper des lois.

N'étant qu'à Abbeville ils se sont bornés à mettre à la charge de notre garce de société les cinq gosses que la crapulerie des capitalistes leur empêchait d'élever.

Les bourgeois auraient-ils donc préféré que le père et la mère se suicident avec leurs cinq petits?

Il faut pourtant s'entendre, nom de dieu! Puisque les patrons refusaient du travail et un salaire suffisant pour si nombreuse nichée les parents n'avaient que trois solutions: ou se suicider tous en chœur..., ou chaparder pour vivre..., ou abandonner les cinq gosses aux soins de la société.

N'est-il pas affreux que des parents manquent de nécessaire pour leurs gosses?

Foutre si, c'est affreux!

Et si le populo avait du nerf il n'en serait pas ainsi: les enfants seraient élevés kif-kif des coq-en-pâte, on les soignerait, on les dorloterait et ils grandiraient en vigueur et en intelligence.

Mais, pour que cela soit, il faut avoir au préalable échenillé la vache de société actuelle, afin que la vermine capitaliste et dirigeante ne fasse plus concurrence aux poux et aux vers qui boulottaient vivants les cinq abandonnés d'Abbeville.

Le marquis de Carabas

Saint-Ouen. — Ce vieux marquis est toujours à la hauteur: les millions dégoulinent dans ses coffres sans qu'il en foute une datte.

Il n'a d'ailleurs pas le temps de veiller à ce qui se fricotte dans ses nombreuses usines: tout son temps est pris par la fabrication des lois.

L'autre jour, à l'Aquarium, cette question fut posée aux bouffe-galette: « Les bourriques ministérielles doivent-elles gouverner avec le seul aide des républicains? »

Charles Saint répondit: « Non! »

C'est à dire qu'il en pince pour que la France soit gouvernée suivant les idées du pape, des cléricochons, des jésuites, des monarchos, des ralliés et autres gâteuses crapules.

Moi, j'en tiens pour que nous ne soyons pas gouvernés du tout! Donc, on n'est pas prêt de s'entendre pas plus avec le marquis de Carabas qu'avec les autres gouvernants en herbe.

Tout de même, quel singulier républicain que Charles Saint! Mais, pourquoi s'en épater? Quand on remue les millions à la pelle, quelle que soit l'étiquette qu'on affiche on ne peut pas être le frangin des bons bougres.

Un vieux de la vieille, La Fontaine, qui fabriquait des fables (ce qui était rudement plus chouette que de fabriquer des lois!) nous avait

déjà donné le tuyau en nous expliquant que : Notre ennemi c'est notre maître.

Manque d'initiative !

Le Mans. — Dimanche dernier, à l'occasion des mascarades de la Fête-Dieu la cléricanaille mansotte installa un reposoir devant la Bourse du Travail et, avec le sans-gêne qui caractérise cette vermine, les cafards entrèrent dans la tourne et opèrent comme chez eux.

Qui donc avait donné carte blanche à cette engeance ?

Evidemment, c'est la municipalité qui a à sa tête le bouffe-galette Rubillard. Or, les conseillers cipaux, de même que le maire-député se prétendent anti-cléricaux.

On ne s'en douterait pas, nom de dieu !

Quand les bons bougres des syndicats ont vu les menigances de la frocaille ils ont groumé ferme. Seulement, ils se sont bornés à des ronchonnades ! Au lieu d'opérer eux-mêmes, de foutre en l'air le reposoir et de botter le cul aux envahisseurs frocards, ils ont laissé faire... et ils s'en rapportent au Conseil d'administration de la Bourse pour protester.

Sacrés fausses-couches ! Quand donc abandonnez-vous l'imbécile manie de vous dispenser d'agir sous prétexte que ça regarde vos représentants ?

Crédeu, il n'y a de bien fait que ce qu'on fait soi-même !

Joli cipal

Le Tréport. — Jadis on a dressé un plan d'alignement et il est défendu de construire sans se conformer à ses dispositions. En outre, il est interdit de réparer les maisons qui dépassent la ligne.

Tout ça, c'est de la chinoiserie pure, mais puisque ces règles sont imposées à quelques-uns, il ne devrait pas y avoir d'exceptions. Il n'en est rien !

Un gros proprio, fort de ses écus, ne voulut pas se soumettre : il bâtit à sa guise. La municipalité lui fit un procès, le chameaucrate le perdit — mais c'est un animal qui la connaît dans les coins ! Quand vint la foire électorale il se fit élire conseiller cipal et, depuis lors, il se fout de sa condamnation comme de sa première crotte : ses copains de la Volière le laissent tranquille.

Les cipaux sont donc comme les loups : ils ne se mangent pas entre eux !

Les juges sont faits pour condamner les pauvres, les lois pour protéger les riches.

Par exemple, si les bons bougres qui ont élu le joli cipal repiquent au truc, ils pourront se vanter d'être de rudes gourdes et de tendre le cou au collier de l'esclavage.

Le cas du maire d'Eu

Dieppe. — Ainsi que l'a jaspiné le PÈRE PEINARD il n'y a que le maire d'Eu qui soit capable — aux yeux des cafards — de faire un cornichon sénatorial convenable.

Mais... il y a un cheveu ! L'élection aura lieu le 24 juillet et le Bignon, bien que né en 1858, n'aura pas les quarante ans, indispensables pour faire un sénateur, quand viendra la votellerie.

Lorsque l'affameur Méline tenait la queue de la poêle avec l'aide du pape, on pensait faire traîner les choses en longueur : on aurait fait élire le maire d'Eu, le Sénat l'aurait invalidé... Et, grâce à ces mics-macs, quand on serait revenu aux tinettes électorales le Bignon aurait atteint l'âge légal.

Mais voilà, Méline est dans la lunette des chiottes et le maire d'Eu est très embrenné car il ne sait comment embobiner les votards sénatoriaux ? Evidemment, il peut promettre... promettre à l'un, promettre à l'autre... mais si les jean-foutre qui feront le métier de bourriques ministérielles ne sont pas de ses amis, nul ne se laissera embobiner à ses promesses.

La conclusion est toujours la même : qui dit votellerie dit tripatouillages et putaineries.

Enlevez le ballon

Eu. — La ville des orléanistes est éclairée au gaz — et aussi par la galette des princes !

La galette est peut-être bonne — mais pour ce qui est du gaz il est pâlot, manque de pression et éclaire mal. Le soir, les rues du patelin semblent porter le deuil de la monarchie.

Quoique ça, ce sacré gaz est aussi chérot qu'à Paris : six sous le mètre cube. Les exploités de l'usine doivent y faire leur beurre !

Le 11 de ce mois, l'illustre Bignon proposa de

mettre une rallonge de 15 ans à la concession de la Compagnie du gaz, — ce qui prouve que les exploités sont partout les mêmes : ils se favorisent mutuellement.

Voilà-t-il pas que le 12 il y avait une fête vélocipédique, avec enlèvement de ballon à la clé. Mais, va te faire foutre ! La mauvaise qualité du gaz, ou l'état des conduites, ne permit pas de gonfler le ballon, — et le populo resta bouché bée, regrettant ses dix sous d'entrée.

Et chacun de s'interroger : puisque le tuyau-tage est infect et le gaz idem, pourquoi cet animal de maire d'Eu veut-il prolonger la concession de la Compagnie ?

Turellement, pour expliquer que le ballon n'ait pu se gonfler on a servi au populo des arguments de bigotte en délire. C'est du chiquet ! Y a pas de différence de niveau qui tienne.

Ce fourbi est tombé à pic pour faire toucher du doigt au populo combien il est grugé par les capitalistes : il en est, de tout, comme du gaz d'éclairage que, quoique de mauvaise qualité, on lui fait payer chérot.

Reste à savoir si, pour être agréables au maire d'Eu, les conseillers cipaux vont souscrire au rallongement de la concession et si le populo se laissera plumer, — sans faire plus de sonan que les lapins de plâtre qu'on vend à la foire ?

Bave de jésuites

Ne quittons pas Eu sans que j'applique un coup de tire-pied à un torchon cléricafard qui, la semaine dernière s'en est pris au PÈRE PEINARD et a engagé la rousse à interdire sa vente sur la voie publique.

Ah foutre ! y a pas de danger qu'on ait jamais besoin de prendre pareille mesure vis-à-vis du MESSAGER EUDOIS.

Nul ne veut de ce torchon même pour l'usage intime, crainte qu'il ne donne la caquesangue ! Et les rares lecteurs qui se l'appuient ne le manipulent qu'avec des rincettes.

Pour ce qui est du PÈRE PEINARD, la pestaille n'a pas droit de lui couper la chique, sans cela elle en aurait déjà usé... ne serait-ce que pour venger le sergot Heurtelevent.

Mais, que le MESSAGER ne s'imagine pas que je le blâme de s'être bombardé mouchard. Que non pas, ça lui va trop bien !

Jésuite et mouchard, ça va de pair !

Les Basiles calomnient toujours ceux qu'ils voudraient brûler.

Certes, le PÈRE PEINARD ne parle pas le langage des aristos, des ostrogoths, des sacristains, des amateurs de terre jaune et autres mecs honorables. Cependant les putains de la haute, pas plus que les birbes faisandés ne sauraient en le lisant satisfaire leurs goûts pour les cochonneries.

De pornographie, il n'y en a pas un foutu mot dans le PÈRE PEINARD !

Ceci dit une fois pour toutes à ces chieurs d'encre culs-bénits. Qu'ils me foutent la paix ! Et puisqu'ils sont morveux et foireux qu'ils aillent trouver leur Greffulhe pour qu'il les torche et les mouche. Il est assez riche pour leur payer du papier de soie si le mince tirage du MESSAGER est épuisé.

Mœurs guesdistes

Grenoble. — Au cours de la période électorale, par une belle nuit, quatre collectos, dont faisait partie Zévaès se tamponnèrent avec trois anarchos.

Qui commença ? Les anarchos affirment que c'est les collectos, les collectos que c'est les anarchos... La question n'est pas là, la conclusion seule importe :

Le lendemain, le fameux Zévaès (non seulement fit mousser la bagarre qu'il qualifia de *guet-apens*... il ne faut jamais perdre de vue la réclame) mais en outre il alla trouver les marchands d'injustice et déposa une plainte contre l'un des anarchos, le copain Cadeaux.

Voilà de la riche malpropreté !

Turellements : les juges ont donné raison à Zévaès et à ses amis : le copain Cadeaux a été condamné à 48 heures de prison.

C'est peu, comparé au sort que les collectos du Nord ont réussi à faire à Lorion-Girier : le bagne à perpétuité.

Association de malfaiteurs

A Saint-Chamond il vient de se former une sacrée associations de malfaiteurs entre les fabricants de lacets. Ces maudits exploités font du chiquet, sous prétexte de protéger l'industrie du lacet contre la concurrence allemande.

A la dernière foire électorale, ces malfaiteurs se sont adressés au populo en lui recommandant

la candidature d'un de leurs associés, le millionnaire Oriol, célèbre pour ses montages de coups.

Ce charlatan qui a plein le groin de boniments patriotiques et prétendait dans ses postiches vouloir conserver « du pain à ces malheureux ouvriers et ouvrières qui font l'orgueil de Saint-Chamond » ne serait pas mal d'expliquer pourquoi il a transféré la moitié de son industrie en Espagne ?

Voilà qui n'est pas très patriote !

Seulement, quand il y a intérêt, ce richard devient internationaliste et « sans-patrie » : en Espagne, au lieu de casquer 25 sous par jour aux ouvrières comme à Saint-Chamond, il se contentera de leur abouler dix sous, — donc il foutra 15 sous dans sa poche.

Déjà, les effets de l'association de malfaiteurs du lacet se font sentir : plusieurs profos ont été saqués, — et y a même des bonnes bougresses qui ont été brutalisées.

Comme de juste, les chats-fourrés laissent faire : leur métier est d'aider à augmenter la misère du populo par leurs crapuleries légales et non d'enrayer la scélératesse des bandits patronaux.

Flambeaux et bouquins

Sous LE SABRE, par Jean Ajalbert (édité par la Revue Blanche, le volume, 3 fr. 50) est un riche éreintement de toute la friponille dirigeante qui vit aux croûtes de l'Etat-Major — et il est inutile d'ajouter que l'Etat-Major lui-même n'est pas épargné !

Ajalbert n'y vas pas avec le dos de la cuillère : une bonne trique... et il tape et cogne à tour de bras.

Mais, est-ce donc qu'il craint de casser sa trique et de n'en pas trouver de rechange qu'il ne va pas jusqu'au bout ?

A la fin du bouquin, il accouche de telle pantoufflerie : « Nous crierons *Vive l'armée* quand l'armée criera la première : *Vive la République*... »

Voilà qui n'est pas fort !

Zut, pour la république et plus encore pour ton armée.

Quoi qu'on dise et qu'on fasse, l'armée restera l'armée — l'école du crime — qu'elle gueule : « Vive la République !... Vive les marmites ! » ou : « Vive les étrons ! » elle restera l'armée.

Quant à la république, on est fixés !

— Ernest Museux vient de publier un riche bouquin EUGÈNE POTTIER ET SON ŒUVRE où il raconte la vie du chansonnier révolutionnaire.

Une anecdote surtout vaut d'être rappelée : en 1848, à un gueuleton de chansonniers un inconnu se fendit d'une riche chanson.

Gustave Nadaud demanda à Pierre Dupont qui était cet « inconnu » :

« C'est un qui nous dégotte tous les deux ! » répliqua Pierre Dupont... qui s'y connaissait.

Seulement, comme Pottier n'a chanté que le populo et n'a claironné que des goulantes de révolte, il n'a pas percé... Il est mort pauvre et inconnu des riches.

Le bouquin de Museux coûte vingt sous ; il est en vente chez l'auteur, 78, rue Myrrha et à la Librairie Socialiste, 51, rue Saint-Sauveur, Paris.

— Sous le titre général, les *Livres d'or de la Science*, la librairie Schleicher, frères, commence la publication d'une série de petits bouquins encyclopédiques et chiquement édités.

Il va paraître un bouquin presque toutes les semaines et chaque coûtera vingt sous. Les deux premiers sont en vente : le PANORAMA DES SIÈCLES par J. Weber est un rapide résumé des luttes des populos passés ;

Dans le deuxième petit bouquin, les RACES JAUNES, LES CÉLESTES, Edm. Planchut a esquissé les mœurs des Chinois, leurs idées et leur histoire.

— Jacques Sautar el vient d'éditer une brochure, L'ŒUVRE ÉCONOMIQUE, avec l'épigraphe : « Tremblez, faibles en esprit : votre fin est proche ! »

— LES TEMPS NOUVEAUX viennent de rééditer les DÉCLARATIONS D'ETIÉVANT (de 1892).

— Le groupe des E. S. R. I. vient d'accoucher d'une brochure LES ANARCHISTES ET LES SYNDICATS où est clairement posée la question qui se discute tant de la propagande dans les groupements corporatifs. Réponse est donnée à tous les arguments contraires et l'action à faire dans les syndicats est nettement définie : c'est une action exclusivement économique et révolutionnaire qui est en opposition formelle avec l'imbécile et vaine agitation politique et parlementaire.

Communications

Paris

— Bibliothèque Sociologique des Libertaires du XII^e. Les camarades se réuniront le dimanche à 8 h. 1/2, salle Delapierre, 168, rue de Charenton.

— Groupe Communiste du XIV^e. Réunion tous les dimanches à 3 h., 51, rue de l'Ouest.

Samedi 25 juin, à 8 h., salle Anne, rue Mouton-Duvernet, causerie contradictoire par Albin et Villeval. Sujet traité : Doctrine actes.

— « L'Idée Nouvelle » donnera le mardi 28, à l'Hôtel des Sociétés savantes, rue Serpente, une conférence par Laurent Tailhade, Quillard, F. Pelloutier, L. Lacour contre l'antisémitisme.

Entrée : 0 fr. 50 pour les frais.

— Le groupe de propagande révolutionnaire du XIII^e, réunion samedi 25 courant, 1, rue des Cinq Diamants, salle du Petit Beaugency, à 8 h. 1/2.

Ordre du jour : création d'une bibliothèque et discussion sur le premier manifeste à distribuer à la porte des usines et ateliers.

Les camarades du groupe, désireux de créer une fructueuse agitation, ont décidé de publier le plus souvent possible des manifestes qu'ils ont l'intention de distribuer gratuitement et à profusion. Ceux qui trouveront bonne cette propagande peuvent y aider et s'adresser au camarade trésorier : L. Rouest, 145, av. de Choisy.

— La Basecuq, groupe libre des clercs de notaires, avoués, etc. Siège social, 85, Bd Magenta et 1, rue de Chabrol, maison Pillas. Permanence tous les mardis et vendredis de 9 à 11 heures du soir.

En dehors des questions corporatives traitées, le groupe donne des consultations gratuites sur toutes affaires civiles (successions, divorces, ventes, baux, affaires commerciales et correctionnelles, justice de paix, prudhommes, accidents du travail et notamment sur la loi du 12 janvier 1895, oppositions sur les salaires des ouvriers et employés.

Les personnes qui solliciteront des renseignements par correspondance, devront joindre un timbre pour la réponse et écrire à M. G. Perrin, 85, boul. Magenta, Paris.

— Groupe des Etudiants Révolutionnaires Internationalistes. Réunion le mercredi, à 8 h. 1/2 du soir, 36, rue de la Montagne-Ste-Geneviève.

— Les Libertaires du XV^e, réunion tous les dimanches soir chez Béra, 116, boul. de Grenelle.

— Au XVII^e, les camarades se réunissent le samedi chez le bistro, coin de la rue Balagny et de l'impasse Compoint.

Banlieue

PUTEAUX. — Samedi 28, grande réunion publique. Plusieurs camarades traiteront la grève générale, Etiévant condamné, etc.

Entrée : 0 fr. 25.

SAINTE-DENIS. — « Les Egaux », réunion de jeudi (endroit convenu) et le samedi, à 8 h. 1/2, salle Ollivier, rue du Port.

Samedi, causerie par un camarade du groupe des E. S. R. I.

— « Jeunesse Egalitaire », réunion le mardi, salle Ollivier, rue du Port.

AUBERVILLIERS. — Samedi soir, à 8 h. 1/2, salle Lafond, route de Flandre, 53, causerie par un copain de province.

Chants et poésies.

Province

— Les camarades Marestan et Verleye allant vers le milieu du mois de juillet de Lyon à Marseille par Bourgoin, Voiron, Grenoble, St-Marcellin, Romans, Valence et les villes du cours du Rhône jusqu'à Arles se proposent de faire, dans ces villes ou dans celles intermédiaires sur cet itinéraire quelques conférences et fêtes familiales.

Ils prient les camarades qui s'intéressent à la propagande dans ces endroits d'entrer en communication avec eux. Ecrire à Léon Verleye, 229, rue de Créqui, Lyon.

LIMOGES. — La Jeunesse Libertaire se réunit tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, 131, faubourg de Paris.

P.S. — Les camarades qui détiennent des livres sont priés de les rapporter au plus tôt.

— Les journaux libertaires sont en vente chez Moreau, place Denis-Dussoubs; Papy, rond-point Garibaldi; kiosque de la Poste et kiosque place Jourdan.

AMIENS. — Les camarades sont invités à se réunir le samedi à 8 h. 1/2 du soir et le dimanche, à 5 h. du soir, au Cent de Piquet, faubourg du Cours.

CHTIV. — Les copains se réunissent chaque jeudi et samedi au café Castan, quai de Bosc.

TROYES. — Montperrin, impasse Bresquin, vend et porte à domicile le « Père Peinard » le « Libertaire » et les « Temps Nouveaux », ainsi que les brochures libertaires.

NIMES. — Les libertaires réunis se trouvent tous les samedis et dimanches Bar du Musée boul. Courbet.

Les bouquins de la Bibliothèque sont à la disposition des camarades.

— Afin de faciliter la propagande et la vente des journaux libertaires le vendeur de Nimex prévient les camarades qu'il se trouve à midi, bouillon Duval, derrière le grand temple, de 1 h. 1/2 à 2 h., rue Cotelier, 6, de 2 h. à 5 h., bar Nimois, à droite de la gare.

REIMS. — Le camarade Fourdrinier, 30, rue de Metz prévient les personnes qui désireraient prendre connaissance des écrits libertaires, qu'elles peuvent s'adresser chez lui. Il tient à leur disposition journaux, brochures, livres, etc.

— Réunion des copains, samedi à 8 h. 1/2, rue du Mont d'Arène, 45, buvette du Lavoisier, pour relever la propagande. Urgence.

— Ceux qui désirent étudier la question sociale et hâter l'avènement d'une société meilleure sont priés de se réunir au café St-Maurice, 153, rue du Barbâtre, tous les samedis.

ROMANS. — Appel est fait aux militants pour qu'ils sortent un peu de chez eux et aillent chez le camarade Belle qui reçoit les journaux.

MARSEILLE. — Les journaux, brochures et chansons libertaires sont criées par le camarade Coradi.

— La Jeunesse Anarchiste donnera une causerie tous les jeudis, à 9 h. du soir, bar des Vignobles, 14, passage des Folies-Bergères.

— Quelques camarades du quartier d'Arène afin de décentraliser le mouvement invitent les camarades du quartier à se réunir au bar Toussaint, 227, avenue d'Arène, le jeudi et le dimanche.

ANGERS. — Samedi 25, réunion des copains à 8 h. 1/2, au Petit Tonneau, à la Madeleine.

— Mercredi 29, à 8 h. 1/2, salle Aubin, 133, rue Saumuroise, conférence par Henri Dhorr.

Entrée : 0 fr. 30.

LE MANS. — Les lecteurs du « Père Peinard », des « Temps Nouveaux » et du « Libertaire » se réunissent tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, salle Sthorez, avenue de St-Gilles.

DUNKERQUE. — Le « Père Peinard » est en vente chez le dépositaire, Alfred, 50, rue du Sud et dans les kiosques de la ville.

LE HAVRE. — Le « Père Peinard » est crié par Barrey, 20, rue de la Bourse et en vente dans tous les kiosques.

BOURDEAUX. — Les camarades bordelais sont avisés qu'ils trouveront à la buvette tenue par le camarade Ch. Caumille, route de Bayonne, 163, les journaux, brochures, etc. On porte à domicile.

ROUBAIX. — Les copains désireux d'avoir les journaux et brochures libertaires n'ont qu'à s'adresser chez Impens, au Franc Bourleur, rue du Grand Chemin.

Les camarades prient Bourguier d'envoyer les bouquins de la bibliothèque.

SALON. — Réunion des libertaires Salonais, jeudi, samedi et dimanche au Bar Américain, cours Carnot.

SAINTE-CHAMOND. — Les camarades invitent les jeunes gens soucieux de leur liberté à se rendre tous les samedis de 7 h. 1/2 à dix heures du soir et le dimanche à 9 h. du matin, au Pont-St-Pierre, 2, chez Dautre, bistrot.

TARARE. — Le « Père Peinard » et toutes les publications libertaires sont en vente chez Gaynon, sur la Pêcherie.

— Les copains se réunissent tous les dimanches dans la soirée, chez Charles, cafetier, rue Belfort.

TOULON. — Les camarades trouveront toutes les publications anarchistes rue Vincent Cordouan, 2, au marchand de journaux.

En vente aussi, la brochure : les « Variations guesdistes ».

GAP. — Le « Père Peinard » et toutes les publications libertaires sont en vente chez Lindsay, kiosque en face la caserne vieille.

Extérieur

LIÈGE. — Les libertaires se réunissent tous les dimanches, à 6 h. du soir, chez P. Schleich, 85, quai d'Orban.

CHARLEROI. — Tous les libertaires se réunissent le samedi, à 8 h. 1/2, au café du Temple de la Science.

Petite Poste

P. Amiens. — B. Sedan. — Coop. Lyon. — A. L. Hyères. — C. Béziers. — F. Bize. — P., par C., Grenoble. — Puteaux (reçu 6 fr.) — Mme D. Montluçon. — Gr. des Aff. Spring Valley. — V. Nîmes. — B. Havre. — C. Reims. — H. Angers. — C. Lille. — J. Roubaix. — P. Brioules. — M. St-Etienne. — M. Bruxelles. — Reçu règlements, merci.

— R. L. Chateaubriand : oui, envoie. On insérera avec plaisir.

SOLIDARITÉ INTERNATIONALE POUR LES DÉTENUÉS POLITIQUES

Réunion de Pantin par Brunet 9.10, par « le Droit de Vivre », pour Etiévant, 10.50, salle de l'Harmonie 10 fr., par « l'Aurore » 11.45.

Envoyé à des camarades italiens et espagnols 56 fr.

Réunion des Quatre-Chemins, par Lan Glois, 20 fr., salle Octobre 20 fr., Maison du Peuple 18.50, salle de l'Harmonie 1.10, Vivier 2 fr., Zo d'Axa, pour Etiévant, 5 francs.

Envoyé 22 francs.

Reçu par le « Père Peinard » : Collecte à l'usine élec-

trique de Saint-Ouen, remise par le camarade Ricard, 8 fr. 50.

Souscription à Nogent, par Melchior 10 fr. dont moitié pour la Révolution Italienne.

Pour graisser le tire-pied du PÈRE PEINARD : Collecte entre trois copains, place Bellevue, Saint-Etienne 1.50.

Pour la Révolution Italienne

Une compagne de Troyes 0.50, liste de Nogent 5 fr., quelques libertaires de Brest 5 fr., Andrillo à Estagel 4.50, les gueules à fricot 5 fr.

En vente aux bureaux du Père Peinard

LES ALMANACHS DU PÈRE PEINARD pour 1897 et 1898, l'exemplaire, 0.25; franco, 0.35.

L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD pour 1894 (saisi).

L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD pour 1896, rare; 0.50, franco 0.60.

Brochures à 0 fr. 10; franco 0 fr. 15 l'exemplaire.

VARIATIONS GUESDISTES, opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées par Emile Pouget.

L'ANARCHIE, par Elisée Reclus.

UN SIÈCLE D'ATTENTE, par P. Kropotkine.

AUX JEUNES GENS, par P. Kropotkine.

L'AGRICULTURE, par P. Kropotkine.

ÉDUCATION, AUTORITÉ PATERNELLE, par André Girard.

LES RÉVOLUTIONNAIRES AU CONGRÈS DE LONDRES.

PATRIE ET INTERNATIONALISME, par Hamon.

LA GRANDE RÉVOLUTION, par Kropotkine.

LA LOI ET L'AUTORITÉ, par Kropotkine.

ENTRE PAYSANS, par Malatesta.

PREMIÈRE DÉCLARATION D'ETIÉVANT.

LE MACHINISME, par Jean Grave.

LA PANACÉE-RÉVOLUTION, par Jean Grave.

IMMORALITÉ DU MARIAGE, par René Chaughy.

EN PÉRIODE ÉLECTORALE, critique du suffrage universel, par Malatesta.

Brochures à 0 fr. 15; franco 0 fr. 20 l'exemplaire.

NOTRE CHER ET VÉNÉRÉ PRÉSIDENT, publiée par le « Libertaire ».

LES CRIMES DE DIEU, par Sébastien Faure.

POURQUOI NOUS SOMMES INTERNATIONALISTES, publication du « Groupe des Etudiants socialistes, révolutionnaires internationalistes ».

L'INDIVIDU ET LE COMMUNISME, publication des E.S.R.I.

RÉFORMES ET RÉVOLUTION, publication des E.S.R.I.

MISÈRE ET MORTALITÉ, publication des E.S.R.I.

LES ANARCHISTES ET LES SYNDICATS, publication des E. S. R. I.

Brochures à 0 fr. 25; franco 0 fr. 30 l'exemplaire.

LE DOGME ET LA SCIENCE, par E. Janvion.

L'ORDRE PAR L'ANARCHIE, par D. Saurin.

LES TEMPS NOUVEAUX, par Kropotkine.

PAGES D'HISTOIRE SOCIALISTE, par W. Tcherkesoff.

Divers

BOYCOTTAGE ET SABOTAGE, rapport de la Commission du Boycottage au Congrès corporatif tenu à Toulouse en septembre 1897. — Deux brochures pour 0 fr. 05.

Par poste, l'ex. 0.05, dix ex. 0.35.

GUEULES NOIRES, album de dix croquis, d'après l'œuvre de Constantin Meunier, par Luce, préface de Charles Albert, 1 fr.; franco, 1 fr. 30.

La collection de LA SOCIALE, 1895 et 1896, 76 numéros, brochée, 7 fr. 50; franco, 8 fr.

LE PÈRE PEINARD, années 1891, 1892, 1893, l'année, brochée, 8 fr.

LE PÈRE PEINARD (nouvelle série), 1896-1897, 62 numéros, 8 fr.

L'affiche du P. P. au Populo, le CANDIDAT A LA LUNE, chaque affiche 0.10, franco 0.15.

LA SOCIÉTÉ AU LENDEMAIN DE LA RÉVOLUTION, par Jean Grave, 0 fr. 60; franco, 0 fr. 70.

DIEU ET L'ÉTAT, par Bakounine (avec portrait), 1 fr.

ENDEHORS, par Zo d'Axa, le vol., 1 fr.; franco, 1 fr. 30.

COMMENT L'ÉTAT ENSEIGNE LA MORALE, publication des E.S.R.I., le vol. 1 fr. 50; franco, 1 fr. 75.

BIBLIOGRAPHIE DE L'ANARCHIE, par Netlau, fort volume documentaire, in-8°, 5 francs.

En volume à 2 fr. 50; franco, 2 fr. 80

LA CONQUÊTE DU PAIN, par P. Kropotkine.

LA SOCIÉTÉ FUTURE, par Jean Grave.

LA GRANDE FAMILLE, par Jean Grave.

Le PÈRE PEINARD est expédié en province le jeudi, les dépositaires doivent le recevoir le vendredi, ou dans les régions éloignées le samedi matin au plus tard.

Le PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Le Gérant : L. GRANDIDIER, Imp. E. Grandidier, 16, rue Davienville, Paris



Le chat-fourré Van Cassel, avocat-bêcheur, fusilleur de fous et pourvoyeur de guillotine.